Rodolphe Barry

UNE SIMPLE APPARITION

FINITUDE

I

C'est lui !

Près d'une heure maintenant que je l'observe en coin jusqu'à en épuiser les contours, les détails. Que je le sonde, concentré jusqu'à voir à travers sa peau. Il se tient là, indifférent, assis au bar du Gran Caffè Cavour, en plein centre historique de Parme, Italie. À moins de cinq mètres de la table que j'occupe en terrasse. Je n'ai pas pour habitude de me raconter des histoires. De chercher à faire naître l'aventure, le frisson quand en apparence il ne se passe rien. Ce rien me suffit. D'abord amusé de ma trouvaille, puis troublé par une telle ressemblance, l'idée répandue qui voudrait que chacun de nous compte entre un et sept sosies me revient. Une théorie à la con. Son seul but étant d'inciter des gogos à s'inscrire sur des sites qui promettent de trouver ses *alien twins*, parfois appelés *Dopplegängers,* terme fumeux tiré des mythologies germaniques histoire d'ajouter une pincée de mystère. Les

recherches sérieuses sur le sujet sont claires, la probabilité que deux personnes partagent les mêmes traits de visage est inférieure à un trillion. Autrement dit, dénicher une paire de sosies véritables tient du miracle. Pourtant, un bourdon s'excite dans ma poitrine, le type au comptoir n'est pas un mirage.

S'installer au Cavour est un rituel qui marque mon arrivée à Parme depuis combien, trente-cinq, quarante ans ? Ce genre de rendez-vous invite à dresser le bilan de ce qui s'est passé dans votre vie depuis la fois précédente. Des proches ont disparu, des serments ont été rompus, de nouveaux visages sont apparus. Tu crois que ça ne t'arrivera jamais, que tu es la seule personne à qui ces événements n'arriveront jamais, et ils te tombent dessus comme à tout le monde. Ce à quoi on croyait dur comme fer nous semble aussi douteux que la chemise qui habillait nos certitudes. Une année a engouffré l'autre et une autre, chacune emportant son lot de défaites et de petites victoires. L'effet Cavour. Certains épisodes vécus ici m'apparaissent comme des pans de fiction, est-ce que j'ai vraiment vécu ceci, j'ai fait ça ? Un picotement agréable court sous ma peau comme si des cellules de mon corps se réveillaient après un long sommeil. Cette fois encore, la ville exerce son sortilège.

Dix-sept heures trente. Dans la pleine effervescence d'après travail, la lumière vire à l'orangé, fauteuils et banquettes d'osier sont prisés. Le cadre art déco invite à la détente. Ici l'Aperol des frères Barbieri n'est pas noyé sous les glaçons. Les glaces sont faites maison. Je vois, j'entends ce qui se passe alentour. Jean-Sébastien Bach parlait du style français, et du goût italien. On y est. Les gens assis là devant leur Spritz, plus fringants, semblant mener une existence moins somnambulique qu'ailleurs. Une illusion, sans doute. L'ombre gagne la terrasse. Ambiance de soirs d'été. Les conversations se

chevauchent, les journaux passent de main en main. Ce type au bar aurait pu ressembler comme deux gouttes d'eau à celui à qui je pense, un certain Nick, et afficher quinze ou vingt ans de moins, mais non. Après un rapide calcul, leur âge coïncide, soixante-dix ans. Je dégaine mon carnet de notes pour me livrer au jeu des sept erreurs, c'est une liste de similitudes qui s'impose. Mêmes yeux. Et plus fort encore, même nuance de bleu délavé. Mêmes paupières tombantes de celui qui s'est protégé des jus détox à la mode, des couchers tôt. Nez en tout point similaire. Ainsi que la bouche et le dessin des lèvres. Cheveux du même châtain, implantation et coupe identiques. La taille, la corpulence, la silhouette correspondent. Je cherche le grain de beauté, la fossette, la phalange manquante, le hic qui me ferait reprendre le cours de ma vie. Alors peut-être que j'irais trouver ce type et rire avec lui de la situation. Ciao ! Sais-tu à qui tu ressembles ? En vain. Une copie conforme qui jouerait le personnage à fond ? Après tout, des « Hemingway » de pacotille ont continué à hanter les bars de La Havane après la mort de l'écrivain. Un frère jumeau jamais évoqué ? Ce fameux Nick a été si discret et rusé, qui sait ? Aucune information sur sa vie privée n'a jamais filtré. Les biographies répertoriées, succinctes, reposent sur des éléments qu'il a lui-même distillés avec à l'esprit ce mot de William Faulkner à Ben Wasson : « Pour la biographie, ne dis rien aux emmerdeurs ! Ou bien dis-leur que je suis né d'un alligator et d'une esclave noire à la conférence de Genève il y a deux ans. » Les légendes qui s'écrivent sur lui depuis des décennies, et qu'il a pris soin d'entretenir, l'ont toujours fait marrer.

Qui est ce type qui commande un café ? Alors que son accent renseigne sur sa connaissance du dialecte parmesan, le timbre de sa voix me plonge dans une tout autre humeur. J'ai écouté les enregistrements de *spoken word*, les interviews radio et télé de ce Nick, comme l'ADN ou l'empreinte digitale,

chaque fréquence vocale est unique. Or le logiciel d'analyse spectrographique de la voix qui fait surchauffer mon cerveau est catégorique, accent traînant, râle à la Bogart : c'est comme si c'était lui, le teint hâlé, en bien meilleure forme que ne l'ont laissé entendre les dernières nouvelles rapportées à son sujet – amaigri, affaibli, spectral, prêt pour le grand saut ! La plupart des journalistes rencontrés à cette période peaufinaient sa nécrologie.

Le trouble est à la fois exaltant et perturbant. Une vraie rampe de lancement pour l'imagination. L'histoire a son charme, mais un petit rire narquois m'échappe. — Ça recommence ! À dire vrai, cette propension à voir ce qu'on aimerait voir ou redoute de voir m'a déjà joué des tours. Persuadé d'avoir reconnu le mythique David Sylvian, je l'ai un jour suivi dans les rues de Paris, aussi excité que le capitaine Achab prêt à harponner sa baleine blanche. Après une parodie de filature, j'ai pu l'approcher, il grattait un Morpion dans un PMU de Barbès. Le gars ne ressemblait plus tant à Sylvian qu'à un travelo après une nuit difficile. Fin de l'illusion. On me l'a expliqué, la paréidolie est un processus survenant sous l'effet de stimuli visuels ou auditifs portant à reconnaître une forme familière dans un visage, un paysage, un nuage, de la fumée, etc. N'importe quel psychiatre à cent euros de l'heure pourrait régler ce problème, mais je n'y tiens pas tant que ça.

N'empêche que ce type au comptoir a une classe peu commune qui en rappelle étrangement une autre. Une façon de ne pas peser, libérée des lourdeurs, des attentes. Là et pas là. Insoupçonnable. Le genre de type qui n'entame jamais la conversation pour ne pas avoir à écouter en retour. Je ne suis sans doute pas le premier à qui il fait cet effet. Costume de lin bleu nuit froissé à la perfection. Chemise blanche de coton

égyptien, col pointu, ouverte au deuxième bouton. Sur une poche de la veste, les initiales DB brodées luisent par instants. Aux pieds, des mocassins de peau marron glacé à la semelle reconnaissable de la maison Testoni. Rien d'ostentatoire dans sa tenue, mais une coupe, une ligne qui vibre dans le décor aussi nettement qu'un trait de fusain sur une toile. Le type dégage une impression d'assurance sans prétention. Le contraire de la frime. Pour en revenir aux initiales DB, ce sont celles d'un tailleur local à la fois confidentiel et renommé depuis ses créations pour Visconti, Mastroianni ou encore Frigeri, qui ne satisfait qu'un nombre limité de clients. Le *sarto* aurait refusé d'habiller Silvio Berlusconi ou encore Roberto Benigni jugés trop vulgaires. Se voir ainsi choisi par Dino B., qui se trouve être le frère aîné du cinéaste Bernardo Bertolucci, autre célèbre Parmesan, est plus difficile, dit-on, que d'entrer dans une société secrète. Je me souviens alors que ce Nick, à qui on demandait en qui il aimerait se voir réincarner, après avoir persiflé ne jamais rêver d'être quelqu'un d'autre, avait fini par lâcher : Marcello Mastroianni.

Un détail encore me frappe, le type n'use pas de téléphone portable. Je vérifie alentour, il est le seul. Là-dessus, même affolement ici qu'ailleurs. Curieux, l'art qu'ont les hommes de se forger des chaînes, d'échapper à la liberté. La vision de ces esclaves renforce sa distinction. Lui, on l'imagine aisément être appelé à l'antique point-phone de la salle du bar en cas de nécessité. Son credo : être non géolocalisable. Intraçable. Insaisissable. Passer de la vigueur et du charisme à une transparence éthérée. Aux yeux de tous, il n'est qu'un client parmi d'autres.

Je revois cette série de photos où mon modèle original est assis sur un banc de Reade St, son quartier new-yorkais, gobelet de café de chez Dunkin' Donuts à la main et clope au bec, à

contempler le ciel bleu matinal. Les similitudes sont flagrantes. Même visage émacié, même lassitude désabusée. Même façon de se tenir immobile, retiré en lui-même. Même injonction tatouée sur les rétines face à l'appareil : « Ôte-toi de mon soleil ! » Même indolence trompeuse du fauve tapi dans l'ombre de la charmille. Prêt à bondir, à se sauver, à tuer, qui sait ? À lâcher la foudre de saillies dont il a le secret. « Apprendre à lire ce que l'amour silencieux a écrit, se courber sous la force du vent, c'est vivre. » Ou bien, selon l'humeur, « Que Dieu te garde, et que ta femme me suce la bite ! » Et sans se sentir tenu de s'excuser encore. La notion de bien et de mal, de vérité et de mensonge, de sacré et de profane n'a depuis longtemps plus de sens pour lui. *Fuck the Living / Fuck the Dead*, sa série de poèmes lus et enregistrés en public, est bien plus qu'un simple titre de CD.

Je me tourne un moment vers la rue histoire de reprendre mes esprits. Ce petit jeu pressant devient inquiétant. Le type devant moi serait-il un clone au même goût inné pour l'élégance à la coule, aurait-il aussi une passion pour le café italien, le grec ancien et les belles gambettes ? Tu parles d'une affaire ! J'accroche le regard du serveur qui m'apporte un autre verre de Prosecco extra-dry. Le vin italien est meilleur ici. Selon les anciens, traverser les Alpes ne lui réussit pas. Je pense à ce roman de Charles Bukowski dans lequel un détective privé se voit chargé de mettre la main sur Louis-Ferdinand Céline qui aurait été aperçu dans une librairie de Los Angeles à la fin du siècle dernier.

« C'est Céline que je veux !

— Mais il est mort !

— À d'autres, vous devez me le trouver ! »

Est-ce que les sosies sont censés avoir la même concentration de mélanine dans les yeux ? Les mêmes cuticules sous les

ongles ? La même silhouette fracassée d'entraîneur de boxe, les mêmes paupières et joues tombantes ? La même prestance de gentleman-vampire sorti tout droit de *L'Allée des cauchemars* ? Une chance sur un trillion.

Ou bien se tiendrait devant moi un zombie ?

Un revenant aux veines gonflées de vif-argent ?

Bientôt, je n'entends plus que la pression du sang dans mes artères.

L'arrivée

Au départ de l'est de la France, via Paris et Milan, le voyage n'est pas de tout repos, hormis les cinquante-cinq minutes d'un vol qui offre une vue sur les Alpes enneigées et l'eau verte des Grands Lacs avant une piquée de rapace sur la plaine lombarde. Le trajet en train depuis *Milano Centrale* se fait dans l'excitation alors que défile la campagne de l'Émilie-Romagne. Un type contrôlé sans billet s'en sort en échange d'un paquet de Lucky Strike, clin d'œil du contrôleur, je fais comme si tout était normal. *Piacenza*, dernier arrêt avant destination. J'observe mon attente. J'observe mon impatience. Pour la première fois, je viens ici avec un projet en tête. Je traîne une valise bourrée de documents, de quoi me lancer sur les traces d'un pianiste devenu fou après avoir joué le troisième concerto de Rachmaninov. Une des partitions considérées comme les plus difficiles du répertoire, au point que Josef Hofmann à qui l'œuvre était dédiée refusa de la jouer. L'interprète fut interné à sa sortie de scène, comme si mouvement après mouvement, chaque nouvelle note l'avait précipité dans l'antre de la folie. Référence indépassable, sa prestation enregistrée au Royal Albert Hall réclamait un sacrifice. Le matin même, il avait noté dans son journal intime : « Rach. 3 / Ultime récital ». Depuis, plus personne ne s'est assis devant son Steinway. De quoi susciter ma curiosité. Afin